

Dossier d'accompagnement du film SILENCE

ANDREW GARFIELD ADAM DRIVER et LIAM NEESON

“VISUELLEMENT SUBLIME, STUPEFIANT PAR LA PUISSANCE DE SES ACTEURS.”
PREMIERE

UN FILM DE
MARTIN SCORSESE
SILENCE
沈黙

METROPOLITAN FILMEXPORT AU FILM et SHIPSWORND FILMS présentent en association avec CATCHPLAY et M GLOBE une production Y&K, SIKELA et ABERICA du JAPON
UN FILM DE MARTIN SCORSESE "SILENCE" ANDREW GARFIELD ADAM DRIVER TOSHIRO ABURAHATO CAROLIN LINDESS et LIAM NEESON PRODUCEUR GREGG KROEBER ROBERTO ROBERTSON CO-PRODUCEUR SANDRILLI PROSEER et JOHN SCHEFFER ADAPTEUR KIM ALLEN KLUGE et MATTHEW KLUGE
DISTRIBUTION EN FRANCE METROPOLITAN FILMEXPORT
COPRODUCEUR DANIE FERRETTI Auteurs THELMA SCHOENMAKER Acteurs DANIE FERRETTI PRODUCEUR EN FRANCE RODRIGO PEREZ Act. aux. GREGG KROEBER DANIE FERRETTI ROBERTO ROBERTSON
PRODUCEUR EN JAPON SUELA BUDIAN MATTHEW J. MAYER HARUO SAHAI KEN KAO EDAN KAO NIELS BARK SCHUO A YERUO SHUNO NISHIMOTO LIN YUJIANIK ANICHAO LIANGKANG BENDICI SQUATTI FERRO
METROPOLITAN FILMEXPORT
Scénario de **JAY COCKS & MARTIN SCORSESE** Réalisé par **MARTIN SCORSESE**
8 FÉVRIER
DISTRIBUTEUR EN FRANCE CASANOVA PRODUCTIONS BRUNO VANLERE
DISTRIBUTEUR EN JAPON METROPOLITAN FILMEXPORT
IM GLOBE Silence film

Au cinéma le 8 février

Synopsis :

XVIIème siècle, deux prêtres jésuites (Andrew Garfield et Adam Driver) se rendent au Japon pour retrouver leur mentor, le père Ferreira (Liam Neeson), disparu alors qu'il tentait de répandre les enseignements du catholicisme.

Au terme d'un dangereux voyage, ils découvrent un pays où le christianisme est décrété illégal et ses fidèles persécutés. Ils devront mener dans la clandestinité cette quête périlleuse qui confrontera leur foi aux pires épreuves.



Liam Neeson dans le rôle du père Ferreira

Sommaire :

1. Animer une soirée autour du film SILENCE : les questions à poser et les thèmes à aborder
2. Une aventure cinématographique
3. Axe historique :
 - a. Une brève histoire du catholicisme au Japon au XVIIe siècle (par **Sylvie Morishita**)
 - b. Cristóvão Ferreira et les jésuites apostats (par le **père Marc Rastoin sj**)
 - c. *Et après ? Qu'est devenu l'évangélisation au Japon ?* (par le **Père Chegaray, MEP¹**)
4. Axe littéraire :
 - a. Shûsaku Endô, romancier japonais et catholique (par **Philippe Maxence**)
 - b. *SILENCE*, l'œuvre la plus connue du romancier Shûsaku Endô (par le **père Pierre Dunoyer, MEP**)
5. Axe théologique et religieux :
 - a. Imposer la foi à d'autres cultures (par le **père Vincent Sénéchal, MEP**)
 - b. Dieu est-il silencieux ? (par le **père Pascal Ide**)
 - c. Fouler des images pieuses au pied, est-ce indifférent ? (par le **père Nicolas Steeves sj**) + L'image pieuse, un enjeu spirituel (par le **père Olivier Le Page**)
 - d. La tentation de l'apostasie (par le **père Pascal Ide**)
 - e. Question d'interprétation : Qui parle au père Rodriguez ? Dieu ou Satan ? (par le **père Nicolas Steeves sj**)
6. Une figure centrale : le personnage de Kichijiro (par le **père Pascal Ide**).

¹ MEP = Missions Etrangères de Paris

1. Animer une soirée autour du film SILENCE

Préparer le débat

Quelques points généraux, que nous oublions trop souvent :

Un débat se prépare.

Préparer un film, c'est d'abord l'avoir vu en premier...

Avoir noté les impressions qui en étaient retirées, et les questions ou remarques que cela faisait monter...

Ensuite avoir lu des interviews du réalisateur... Si possible du scénariste, des acteurs... A cet égard, le présent dossier donne une grande quantité d'éléments très utiles qui permettent de resituer SILENCE dans son contexte.

Se préparer

Vous souvenir ensuite, pour comprendre les participants au débat, que nous tirons tous d'une même expérience (ici la projection de SILENCE), des éléments assez différents suivant nos propres expériences, connaissances, centres d'intérêt. L'un ne verra qu'une chose, qui lui semblera essentielle, l'autre verra de nombreux petits points, ou une autre chose, qui lui paraîtra tout aussi essentielle !

Ce sont ces différences de point de vue qui permettront une confrontation, un dialogue, une présentation clarifiée, et donc un enrichissement réciproque.

Enfin, il n'y a pas de méthode unique pour entrer dans et faire vivre un débat... **il y a des règles de bon sens à rappeler** (après la projection) : ne pas couper la parole, limiter les temps de parole (décider ce temps clairement), ne pas sortir du sujet traité.

Avant la projection

Il peut être utile de dire quelques phrases de présentation du film avant sa projection, non pas pour le dévoiler, le « spoiler », mais pour dire sa genèse, les raisons de sa réalisation...

Pour cela, on lira avec profit dans le présent dossier, le chapitre 2 (« Une aventure cinématographique » en page 7) qui s'inspire pour une part de l'article consacré à Martin Scorsese par le New York Times (article qu'on peut retrouver [ici](#)).

On peut aussi choisir d'aborder le film en le resituant dans son contexte littéraire (adaptation du roman de Shûsaku Endô) et historique. A cet égard, on peut lire avec intérêt les deux articles consacrés à Shûsaku Endô (sa biographie en page 14 et le chapitre présentant son œuvre SILENCE, extrait du livre qu'a consacré le père Dunoyer (MEP) à ce grand romancier japonais (en page 16).

On peut aussi parcourir l'article de Sylvie Morishita présentant « une brève histoire du catholicisme au Japon » en page 8. L'article en page 12 du père Rastoin sj (« Cristovao Ferreira et les jésuites apostats »), rappelant quant à lui les fondements historiques derrière chacun des personnages du roman et du film.

On peut aussi tout simplement reprendre en guise d'introduction ce qu'écrit à ce sujet le Père Pascal Ide : « *Ce n'est pas être prophète que d'annoncer que le nouveau film de Scorsese secouera et scandalisera – à l'instar du roman d'où il est tiré et qu'il suit scrupuleusement. Il suscitera au moins quatre débats chez les catholiques, les deux premiers traversant aussi les non-catholiques.*

Bien que racontant des événements historiques (et romancés), le film et le roman sont très actuels. Bien que racontant des événements qui concernent une contrée géographiquement et culturellement très hétérogènes à la nôtre, le film et le roman sont universels. Si, à mon sens, ils n'apportent pas toutes les lumières qu'on souhaiterait, du moins posent-ils les bonnes questions. Puissent-ils susciter des débats sur ces thèmes passionnants que sont la mission et l'inculturation, la Parole et le silence de Dieu, la tentation, la trahison et la rédemption. »

En dernier lieu présenter la personne qui animera le débat, et préciser que c'est cette personne qui guidera les choses, et qu'il est demandé de ne pas intervenir tant que cela n'a pas été indiqué par cette personne. Il est clair que l'animateur du débat, que ce soit vous ou un autre, doit s'être préparé. Il doit accepter de n'être qu'animateur du débat et non pas participant au débat, sauf exceptions bien précisées...

Après la projection.

A la fin du film, laisser un temps de « digestion ». Ce temps peut être celui du générique, que vous laissez défiler... En tous cas un temps où personne n'intervient. Vous aurez intérêt à le manifester, pour que personne ne prenne la parole. Ces quelques minutes silencieuse (sauf musique du film) permettront de réaliser ce qui vient d'être vécu – car un bon film est expérience de vie, pas seulement un apport de connaissances, ni même seulement une découverte artistique –

Quand le générique est terminé, remettre la lumière, et préciser les conditions du débat :

- On s'arrête à telle heure.
- Chacun a ... minutes de parole au début du débat pour présenter ce qu'il/elle a ressenti et compris comme essentiel ou marquant. 1 à 2 minutes de parole par personne, guère plus, suivant le nombre de participants ; et l'animateur doit être **strict** pour être juste ; il doit annoncer clairement : « *Moi, animateur, je serai attentif à laisser parler chacun ; et donc moi, et moi seul, je peux vous couper la parole si vous êtes trop long ou si vous sortez du sujet traité.* »
- On ne coupe jamais la parole à un autre.
- L'animateur pourra apporter des éléments du dossier pédagogique, pour enrichir ou clarifier le débat.

Questions du premier tour de table :

Qu'avez-vous ressenti ou compris d'important pour vous ?

Quel est le personnage dont vous vous êtes senti(e) le/la plus proche ?

Une fois le premier tour de table fait, on essaiera de tout rassembler en quelques points... et on proposera de choisir le/les thèmes du débat dans ces points. Nous avons listé ci-après un certain nombre d'entre elles qui permettront d'alimenter utilement un débat :

Quels sentiments ce film produit-il en moi ? Ces sentiments sont-ils surtout négatifs ? (horreur, effroi, tristesse devant le mal...) Ai-je éprouvé des sentiments positifs ? (soulagement, compassion, admiration...)

Sur un plan plus rationnel, ensuite, quelles pensées ce film a-t-il suscité en moi ? Est-ce que j'approuve ou désapprouve le choix de Ferreira et Rodrigues ? Qu'a suscité en moi la toute dernière scène du film ? Me suis-je interrogé du coup sur ma propre foi, sur ce qu'elle vaudrait en cas de persécution ? Ce film m'aide-t-il à mieux comprendre ce qu'est le martyr ? Vois-je le martyr comme de l'héroïsme ? Comme une folie ? Comme une grâce ? Comme un geste noble mais désuet ?

Dieu est-il silencieux ? Qu'est-ce qui dans ma propre vie ou dans le monde m'incite à penser que Dieu est silencieux ? Qu'est-ce qui, à l'inverse, me pousse à croire que Dieu parle, à chaque être humain et à moi en particulier ? Qu'entend-on par « entendre la voix de Dieu » ? Comment Dieu nous parle-t-il ?

Le contexte historique de l'apostasie des jésuites portugais au Japon peut-il être bien compris dans notre époque fort relativiste ? Les missionnaires avaient-ils tort de vouloir imposer aux Asiatiques une culture et une foi si différentes ? Quelles erreurs historiques les missionnaires ont-ils commis ? Le dialogue interreligieux qui est plus explicitement en vogue dans l'Église depuis Vatican II s'oppose-t-il à l'exigence de l'évangélisation et de la mission (cf. Mt 28, 19) ? La

culture européenne qui peut sembler désormais aussi loin du Christ que le Japon du XVI^e s. est-elle encore pour moi un terrain de mission ?

Comment concilier dialogue et mission ? À quel dialogue et à quelle mission me sens-je appelé ? Y a-t-il une « foi minimale » qu'il faudrait avoir pour témoigner de Jésus ?

Me sens-je appelé à prier et agir pour mes frères et sœurs chrétiens qui sont persécutés et mis à mort aujourd'hui pour leur foi ? Que penser de la persécution plus sournoise mais aussi réelle, dans les sociétés postchrétiennes ?

Une autre approche, qui laissera moins de place au débat, consisterait à solliciter un intervenant qualifié pour qu'il apporte un éclairage spécifique sur l'une des nombreuses questions soulevées par le film. Dans ce dossier, nous avons choisi d'apporter des éléments de réponse à bon nombre d'entre elles que nous listons ici :

- La question du relativisme religieux (« Imposer la foi à d'autres cultures ? » par le père Sénéchal des Missions Etrangères de Paris en page 20).
- La question du silence de Dieu (« Dieu est-il silencieux ? » par le père Pascal Ide en page 22).
- La question du statut de ces images pieuses foulées au pied (avec deux points de vue complémentaires, celle du père Nicolas Steeves sj en page 24 et celle du père Olivier Le Page en page 25).
- La question morale à propos de l'apostasie (« La tentation de l'apostasie » par le père Pascal Ide en page 27).
- La question centrale posée par cette voix qu'entend le père Rodrigues à deux reprises dans le film : « Qui parle au père Rodrigues ? Dieu ou Satan ? » par le père Nicolas Steeves sj en page 29.
- La question sur la rédemption des lâches (« Une figure centrale : le personnage de Kichijiro » par le père Pascal Ide) en page 33.

Il faudra enfin savoir terminer le débat.

Il y aura intérêt à arrêter les discussions un peu avant la fin du temps prévu pour demander à chacun une phrase de conclusion... Puis s'essayer à une sorte sinon de synthèse, du moins de compte-rendu.



2. Une aventure cinématographique

Martin Scorsese (né en 1942 à New York) a eu une vie marquée par la religion. Né au sein d'une famille très croyante d'origine italienne, il est entré très jeune au petit séminaire, à l'âge de 14 ans, avec la perspective de devenir prêtre. Indiscipliné, il sera renvoyé un an plus tard. Il se destina finalement aux métiers du cinéma, ayant suivi un cursus à l'université de New York. Dans une interview donnée au site français Allociné, le réalisateur déclare avoir « *toujours été attiré par les thèmes en rapport avec la religion* » tout en indiquant être davantage intéressé par les thèmes spirituels que religieux dans leur aspect institutionnel. Martin Scorsese a lui-même reçu le livre de Shusaku Endô des mains de l'archevêque épiscopalien (issu de l'église anglicane) de New York, Paul Moore.

Le réalisateur a mis près de 20 ans à réaliser ce film dont la production a été parsemée de nombreuses embûches : « *Avoir pu réaliser Silence, à cette étape de ma vie, est une grâce* » et compare la réalisation du film à un véritable « *pèlerinage* » : « *Plus le temps passait et plus je me posais des questions sur la foi* » (Entretien accordé au journal italien La Civiltà Cattolica).

Un tournage « silencieusement » spirituel

Les acteurs de SILENCE ont été préparés au tournage du film grâce à une intense immersion spirituelle. Andrew Garfield (Père Rodrigues) et Adam Driver (Père Garrpe) ont effectué tous deux une retraite dans un centre jésuite du Pays de Galle, suivant la règle des Exercices Spirituels de saint Ignace de Loyola. De même, Garfield, élevé dans une famille juive, a été préparé durant une année par le père James Martin sj, afin d'intégrer la spiritualité de l'ordre et donner de l'authenticité à son rôle de prêtre jésuite. « *Lors de la retraite, vous entrez dans votre imagination pour accompagner Jésus à travers sa vie, de sa conception à sa crucifixion et sa résurrection. Vous marchez, parlez, priez avec Jésus, souffrez avec lui. Et c'est dévastateur de voir quelqu'un qui a été votre ami, que vous aimez, être brutalisé* » a déclaré Garfield au New York Times. Il ajoute : « *Je ne pense pas être appelé à devenir prêtre, mais je me suis senti appelé à quelque chose : appelé à travailler avec l'un des plus grands réalisateurs, et appelé à entrer dans ce rôle comme pour progresser dans mon développement spirituel.* » Sur le tournage du film, Martin Scorsese a lui-même demandé à son équipe de respecter un silence entre les prises, allant jusqu'à n'utiliser quasiment aucune musique sur le montage final.



3. Axe historique

3.1. Une brève histoire du catholicisme au Japon

(Larges extraits d'un article à paraître dans La Nef de février 2017 qui consacre tout un dossier au catholicisme au Japon, des origines à nos jours, avec une place importante consacrée au film Silence : cf. www.lanef.net)

Le Japon au XVI^e siècle

Deux vagues de fond traversent le Japon au XVI^e siècle : la désintégration dans la première moitié du siècle, puis la réunification sous la poigne ferme de trois chefs militaires qui se succèdent dans la seconde moitié du siècle. Miyako, devenue Kyoto à notre époque, est depuis des siècles la capitale politique et culturelle du pays, mais elle a perdu de sa grandeur à cause des guerres civiles qui ravagent le pays. L'empereur y réside mais son rôle est surtout cérémoniel. Le pouvoir est fragmenté dans les provinces où les *daimyos*, les seigneurs féodaux, se livrent à des luttes sans merci pour agrandir leurs fiefs. Le bouddhisme est divisé en écoles rivales, les temples sont devenus de grands propriétaires terriens qui entretiennent des groupes de mercenaires. Si l'anarchie, l'instabilité et la violence caractérisent la vie politique, la vie économique et culturelle est paradoxalement dynamique.

[...]

Si dans la première moitié du XVI^e siècle les forces de dissolution semblent devoir l'emporter, progressivement à partir du milieu du siècle, trois chefs militaires s'emploient à dompter les remuants *daimyos*, à mettre au pas le clergé bouddhiste pour réunir le pays et le soumettre à leur pouvoir absolu : Oda Nobunaga (1534-1582), Toyotomi Hideyoshi (1536-1598) et Tokugawa Ieyasu (1542-1616) se succèdent à la tête du pays par la force des armes. Tokugawa Ieyasu depuis ses bases du Kanto, dans l'est de Honshu, l'île principale du Japon, a patiemment attendu son heure et a su récolter les fruits de l'œuvre de ses devanciers : il élimine ses opposants à la bataille de Sekigahara en 1600, reçoit le titre de *shogun* et fonde une dynastie qui perdurera jusqu'en 1868.

La présence ibérique au Japon

La mission catholique du Japon au XVI^e siècle a été le fait des deux puissances ibériques. Les premiers arrivés en Extrême-Orient furent les Portugais, portés par l'immense mouvement d'expansion qui les a menés à l'assaut des océans à partir du XV^e siècle. Le voyage de Vasco de Gama vers l'Inde en 1597 avait ouvert la route maritime vers les pays producteurs d'épices si convoitées et avait posé les fondements de l'empire portugais d'Asie qui a la particularité de ne pas être un empire territorial, mais une chaîne de comptoirs commerciaux, soigneusement établis aux endroits stratégiques des grandes routes maritimes. Goa sera la capitale de l'empire portugais d'Asie ; Macao, fondée sur la côte de Chine méridionale, sera la plaque tournante du commerce portugais en Extrême-Orient et la base des missions jésuites vers la Chine et le Japon. A ce point il convient de présenter deux facteurs essentiels : le commerce portugais au Japon et le *padroado* portugais et le *patronato* espagnol. La mission jésuite du Japon est indissolublement liée au commerce portugais entre la Chine et le Japon. C'est en 1543 que les Portugais découvrent la route maritime qui les conduit de Chine méridionale vers le Japon. Très vite ils comprennent qu'ils peuvent se livrer à un très fructueux commerce dans les ports de Kyushu, l'île sud de l'archipel japonais. La Chine avait rompu toutes relations

diplomatiques et commerciales avec le Japon à cause des ravages commis par les terribles *wako* japonais sur les côtes chinoises. Mais les Japonais étaient demandeurs de soieries chinoises très appréciées de l'élite sociale et les Chinois recherchaient avidement le minerai d'argent. [...] Pendant presque un siècle les Portugais, depuis leur comptoir de Macao, ont servi d'intermédiaires commerciaux entre la Chine et le Japon en important des soieries chinoises au Japon et en exportant de l'argent des mines japonaises vers la Chine. Pour vivre au Japon loin de toute présence portugaise et en l'absence de financement stable, les jésuites avaient passé des accords avec les commerçants de Macao : un pourcentage de la cargaison des carques portugaises en provenance de Macao était vendu au Japon à leur profit.

Par le *padroado* (*patronato* en espagnol) les rois de la péninsule ibérique étaient responsables de l'implantation et du développement de l'Eglise, et donc de son financement, dans les territoires nouvellement découverts. Bien que le Japon n'ait jamais été colonie portugaise, il était compris dans la sphère d'influence portugaise. Les jésuites oeuvraient donc au Japon au sein du *padroado* portugais.

L'expédition de Legazpi en 1565 marque le début de la colonisation espagnole des Philippines que les castillans utilisent comme tremplin vers la Chine et le Japon malgré les protestations des Portugais qui entendaient faire respecter les droits du *padroado*. Bien qu'à partir de 1580 les deux royaumes ibériques aient eu le même roi, les deux administrations étaient restées distinctes et Philippe II s'était engagé à conserver l'autonomie de l'empire commercial et du *padroado* portugais. Les autorités espagnoles de Manille cependant avaient des visées expansionnistes. Les jésuites du Japon redoutaient les effets désastreux de la mentalité de conquistador des Espagnols de Manille au cas où des religieux castillans réussissent une percée au Japon. C'est pour cette raison qu'ils avaient obtenu du pape et du roi Philippe II le monopole de la mission japonaise. Les franciscains de Manille ont réussi à s'introduire au Japon au début des années 1590 en dépit des lois promulguées par Philippe II. Le ver était dans le fruit : les rivalités pugnaces entre jésuites et ordres mendiants seront une des causes de l'échec final de la mission japonaise.

[...]

Un siècle de présence catholique au Japon 1549-1640

De l'arrivée de saint François Xavier en 1549 jusqu'à l'expulsion définitive des commerçants portugais en 1640, le christianisme a rayonné au Japon à partir de deux pôles principaux : Kyushu et Miyako. Nagasaki, fondé par les Portugais en 1570 sur les terres du premier daimyo devenu chrétien à Kyushu, devient le centre du commerce portugais et la base principale de l'action des missionnaires.

Alessandro Valignano (1539-1606), brillant jésuite italien qui arrive en 1579, a reçu les pleins pouvoirs pour inspecter, réformer, réorganiser les missions jésuites en Asie. Il impulse un élan nouveau en imposant l'adaptation aux usages japonais, l'apprentissage de la langue japonaise pour tous les missionnaires et la fondation d'écoles et de séminaires. Pour attirer l'attention sur les succès et les besoins de la mission japonaise, il envoie en Europe de 1582 à 1590, une délégation de quatre jeunes chrétiens de Kyushu qui connut un immense succès.

Le premier édit d'interdiction du christianisme est promulgué en 1587 et force les jésuites à agir discrètement. En 1593 se produit l'événement que Valignano redoutait : les missionnaires franciscains de Manille prétextent de la défaveur supposée des jésuites au Japon pour s'y introduire et commencer leur prédication. Le naufrage du galion espagnol *San Felipe* sur les côtes japonaises en 1596, les manœuvres douteuses de certains *daimyos*, la trop grande assurance des franciscains et les

paroles maladroites du pilote du bateau sont à l'origine de l'exécution de 26 martyrs de Nagasaki le 5 février 1597.

A la fin du XVI^e siècle les conversions vont bon train malgré les incertitudes. Sous la direction de Valignano, les jésuites s'étaient donné les moyens de toucher un plus grand nombre de personnes en introduisant au Japon une presse d'imprimerie. Les jésuites ont adapté et publié en japonais des livres religieux et des livres profanes tant européens que japonais. Les spécialistes montrent la haute qualité littéraire des ouvrages imprimés par les jésuites en langue japonaise, phénomène qui trouve son explication par une particularité des missions japonaises : très tôt les jésuites avaient admis au sein de leurs communautés des collaborateurs japonais appelés *dojokus*. Ce sont eux qui écrivaient les sermons, composaient les livres en les adaptant à la langue et à la culture japonaise, qui étaient les peintres et les graveurs que les jésuites formaient dans l'école d'art qu'ils avaient fondée à Nagasaki.

Mais avec le nouveau siècle la situation évolue : d'un pays divisé et en proie aux guerres civiles, on est passé à un pays unifié sous la poigne de fer de Tokugawa Ieyasu. Les jésuites ont perdu le monopole de la mission qu'ils doivent partager avec les ordres mendiants venus des Philippines : Franciscains, Dominicains et Augustins. En 1614 Tokugawa Ieyasu promulgue l'édit d'interdiction du christianisme qui restera en vigueur jusqu'en 1873. Les églises sont fermées, le christianisme interdit aux Japonais, les missionnaires expulsés. Certains restent clandestinement auprès des chrétiens japonais et prennent appui sur les confréries qui avaient été fondées de longue date et qui vont se révéler précieuses pour cacher les prêtres, transmettre le calendrier, les prières et l'enseignement chrétien.

À partir des années 1620 les autorités japonaises ont recours à la torture dans le but de produire des apostats et non plus des martyrs. La torture la plus redoutée était celle de la fosse par laquelle le condamné était suspendu par les pieds dans une fosse remplie d'immondices, les tempes incisées pour faire durer les souffrances. C'est sous cette torture qu'a apostasié en 1633 le père Ferreira qui a inspiré Endo Shusaku pour son roman *Silence*. Les martyrs se comptent par milliers si l'on inclut les 37000 victimes massacrées lors de la révolte de Shimabara en 1637, difficilement réprimée par les armées shogunales. Les paysans de ce district à l'est de Nagasaki majoritairement chrétien s'étaient soulevés contre les exactions des collecteurs d'impôts. C'est à la suite de cette révolte que le Japon se ferme au monde.

Le retour des missionnaires au XIX^e siècle

Lorsque le Japon s'ouvre aux relations internationales au cours des années 1855-1860, les missionnaires qui appartiennent à la Société des Missions Étrangères de Paris, obtiennent le droit de s'installer dans trois ports ouverts au commerce : Hakodate, Yokohama et Nagasaki où les missionnaires français inaugurent une église le 5 février 1865. C'est dans cette église, que se produit le 17 mars 1865 un événement fondateur² : un groupe de chrétiens d'Urakami, un village situé au nord de Nagasaki, se présente au père Petitjean en se disant chrétiens. On a l'habitude de présenter cet événement comme la découverte des chrétiens. C'est une vision européenne centrée de l'événement. Une lecture attentive des sources permet d'affirmer au contraire que ce sont les chrétiens japonais qui sont à l'origine de la démarche, et non les missionnaires. Dans les villages de

² Le 17 mars est devenu, depuis 2015, commémoration liturgique pour le diocèse de Nagasaki.

montagnes et les îles où ils retrouvent des chrétiens, les missionnaires construisent des églises qui sont maintenant autant de monuments historiques.

L'histoire de la cathédrale du diocèse de Nagasaki mérite une mention spéciale. La cathédrale se situe à Urakami, maintenant englobé dans l'agglomération de Nagasaki. Elle a été construite sur le site de la maison du *shoya*, (chef du village) où pendant 250 ans a été pratiquée la cérémonie de l'*e-fumi* (piétinement des images) : au début de chaque année, les habitants des quartiers qui avaient été chrétiens devaient piétiner des images chrétiennes en signe de rejet du christianisme. C'est également à la résidence du *shoya* qu'avaient été emprisonnés et exécutés les chrétiens du district au cours des persécutions. C'était donc le lieu de la souffrance. A la faveur des bouleversements administratifs de l'ère Meiji, la grande résidence est mise en vente. Les chrétiens d'Urakami décident, seuls, de se cotiser pour l'acheter et y installer une chapelle. Ce n'est qu'à partir des années 1890 que les chrétiens du village avec l'aide des missionnaires, y ont construit une véritable église.

Le 9 août 1945, à 11h 02 la deuxième bombe atomique destinée au Japon explose au-dessus d'Urakami, à 400 mètres de l'église. Par manque de visibilité à cause des nuages, le pilote n'avait pas pu atteindre la cible prescrite : le centre de Nagasaki. Au lieu de laisser les ruines en témoignage de l'horreur comme à Hiroshima, les catholiques sont restés fidèles à l'engagement de leurs ancêtres et ont décidé de reconstruire l'église, devenue plus tard cathédrale. Du lieu de la souffrance ils ont voulu faire un lieu de prières.

Sylvie Morishita, docteur en théologie catholique de l'Université de Strasbourg.



3.2. Cristóvão Ferreira et les jésuites apostats

Le jésuite, joué par Liam Neeson - qui assiste effondré au martyr de nombreux fidèles japonais au début du film - est un personnage historique. L'ensemble de la trame du film s'inspire en effet d'un fait réel : L'apostasie sous la torture en 1633 du père Cristóvão Ferreira (env 1580 – 1650), va provoquer l'envoi de nouveaux jésuites qui veulent, soit vérifier que cette information est fausse, soit inciter Ferreira à faire pénitence. Les deux jeunes jésuites, Sebastião Rodrigues - personnage essentiellement basé sur le jésuite italien Giuseppe Chiara (1602-1685) - et Francisco Garrpe, arrivent à convaincre leur supérieur³ de partir vers une mort quasi certaine et vont finalement se trouver confrontés au même dilemme que Ferreira. En pratique, deux groupes de jésuites purent parvenir au Japon après l'apostasie de Ferreira.

Qui était Ferreira ?⁴ Il était arrivé au Japon en 1609, c'est-à-dire déjà à un moment où les persécutions avaient commencé. Rappelons que le grand martyr de Nagasaki, la crucifixion de 26 chrétiens (Saint Paul Miki et compagnons), date de 1597. C'est un homme qui fut surtout affecté à des tâches administratives dans l'ordre, remarqué pour ses capacités organisatrices. Il parlait bien le japonais. En 1613, il était dans la capitale, Kyoto comme ministre (intendant de la maison) et *socius* (adjoint du supérieur). Il était donc aux premières loges lorsqu'éclata la nouvelle grande persécution de 1614. Alors que les autres jésuites dont le supérieur, Gabriel de Matos, partait en exil à Macau, il fut décidé qu'il resterait dans la capitale dont il fut désigné peu après supérieur. En 1617, le dernier vice-provincial, Jérôme Rodrigues, doit partir pour Macau. Il nomme un autre prêtre Matthieu de Couros administrateur avec Ferreira comme secrétaire. La même année, dans la maison privée d'un catholique japonais, il fit sa profession solennelle dans la Compagnie de Jésus. En 1618 l'économiste de la province est arrêté et Ferreira le remplace et voyage beaucoup clandestinement. Les lettres de certains jésuites non portugais de l'époque se plaignent de son rôle trop important aux côtés d'un provincial malade et épuisé. Cette charge s'interrompt en 1621 mais il doit la reprendre en 1625. Les huit jésuites arrêtés seront brûlés vifs le 8 juin 1626 à Nagasaki. Ferreira est l'un des hommes chargés de compiler les actes des martyrs pour les transmettre à Macau puis à Rome. En 1632, il écrit un émouvant compte-rendu de la torture subi par le jésuite japonais Antoine Ishida et ses compagnons.

Ferreira ne se retrouve dernier supérieur de l'ensemble de la mission qu'en juillet 1632 (et sa nomination officielle comme vice-provincial arrivera après son apostasie) lorsque les supérieurs légitimes eurent tous été tués (ou retournés à Macau). Il eut également à subir un nouveau supplice inventé en 1633 par le Grand Inquisiteur Inoué Masashige (1585-1662), celui dit de la fosse : *anatsurushi*. Suspendu pieds en l'air et tête en bas, le corps à moitié descendu dans une fosse remplie d'excréments, une légère entaille derrière les oreilles pour éviter la perte de conscience trop rapide, le supplicié devient peu à peu à moitié inconscient. Lever le bras lui permet de mettre fin à ses souffrances. Si, une fois réanimé, il nie son geste, on recommence. Il semble que peu de tortures inventées par l'homme soit aussi terrible que celle-ci et elle fut responsable non seulement de son apostasie mais celle d'autres chrétiens dont celle du jésuite Giuseppe Chiara une dizaine d'années plus tard. Ferreira résista cinq heures.

Ferreira reçut un nom japonais, Sawano Chūan, une femme japonaise (veuve d'un marchand chinois...), fut inscrit dans un temple bouddhiste et fut mis en résidence surveillée avec une petite allocation gouvernementale. Trois choses lui furent ensuite régulièrement demandées : d'une part

³ Dans le film, il s'agit de Alessandro Valignano, mort pourtant en 1606, mais cet anachronisme peut se justifier vu l'importance de cet homme dans l'organisation des missions jésuites d'extrême Orient.

⁴ Un article scientifique de fond (en anglais) lui est consacré par l'historien Hubert Cieslik en 1974 et il est accessible online : http://pweb.cc.sophia.ac.jp/britto/xavier/cieslik/cie_ferreira.pdf

servir de traducteur avec des européens de passage, expliquer la science européenne et d'autre part écrire une réfutation du christianisme⁵. Ce très court texte d'une trentaine de pages, *La supercherie dévoilée*, s'appuie sur ses souvenirs des cours de cosmologie reçus au Portugal (Coimbra) et à Macau (pour la théologie) et présente une philosophie de type naturaliste. Michel Onfray le citera dans son *Traité d'athéologie*. Des traités de cosmologie et de médecine qui furent diffusés sous son nom dans les années qui suivirent, il semble que ce sont les seconds qui furent les plus importants et il donna naissance à une lignée de médecins japonais.

L'immense majorité des jésuites du Japon, tant européens que japonais, avant ou après Ferreira, tinrent bon sous la torture ou lorsqu'ils furent confrontés au martyr. Cristóvão Ferreira témoigne du choix d'un homme – mais peut-on encore parler de choix dans ces circonstances limites ? On se souvient des débats des membres de la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale: beaucoup de résistants savaient qu'ils couraient le risque de craquer et beaucoup, qui n'étaient pas des lâches, cédèrent sous la torture. Il est difficile de mesurer l'épuisement d'un homme qui se retrouve le dernier responsable d'un groupe minuscule et dispersé, soumis depuis des décennies à une vie de clandestinité et de persécutions. Endo est profondément marqué par la figure du lâche et du traître. Kichijiro est en quelque sorte le double japonais de Ferreira. La force immense des martyrs le touchait moins. Depuis son enfance, Endo souffrait d'un complexe vis-à-vis de son frère aîné et se considérait comme un faible : il avait une tendresse particulière pour les faibles et les lâches. Le Christ n'est-il pas venu autant pour les faibles que pour les forts ? Le Christ, qui a connu l'humiliation absolue de la Croix, ne pourrait-il pas comprendre Ferreira ?



⁵ Il y a un débat entre historiens sur le fait de savoir s'il fut effectivement l'auteur de cet opuscule.

4. Axe littéraire : Qui est Shūsaku Endō ?

Shusaku Endō, romancier japonais et catholique

par Philippe Maxence (article paru dans Famille Chrétienne le 3 novembre 2014)

[Philippe Maxence est le rédacteur en chef du mensuel catholique *L'Homme Nouveau*.]

Shūsaku Endō (1923-1996) est un des plus grands écrivains japonais du siècle dernier. Son œuvre abondante s'attache à montrer que l'on peut être chrétien et japonais, même si la culture nippone n'a pas fini d'en douter, dans ce pays de 120 millions d'habitants où les catholiques forment une communauté d'à peine 500 000 fidèles.

Face à la persécution des chrétiens, le pape François présentait le 25 janvier 2014 l'Église du Japon comme un modèle de résistance devant l'adversité. Une Église qui a su « *transmettre d'une génération à l'autre la flamme toujours vive de la foi* », à travers une existence clandestine et malgré la disparition totale du clergé. Quand en 1865, un missionnaire, prêtre de la Société des Missions Étrangères de Paris (MEP), le père Petitjean, la découvre, les *kirishitan* (chrétiens) sont près de cinquante mille, vivant au sein de petites communautés bien organisées et soudées.

Ce n'est qu'en 1896 que la liberté religieuse est reconnue au Japon. Dès lors, l'Église sort vraiment des catacombes, permettant l'essor d'un clergé et d'une hiérarchie issus du pays. Les laïcs bénéficient également de ce parfum nouveau. Privés de l'eucharistie pendant des siècles, ils aiment assister à la messe le matin. Longtemps interdits de vie sociale, ils goûtent les processions publiques, la récitation du chapelet en commun ou l'adoration du Saint-Sacrement. Peu à peu, malgré les quolibets, les suspicions, les moqueries ou les avanies, les *kirishitan* tiennent leur place dans la société nippone, si profondément enracinée dans ses traditions shintoïstes et bouddhistes. Même la presse et la littérature constituent des domaines qu'ils investissent. L'écrivain catholique japonais Shūsaku Endō en est un exemple éloquent.

Au long d'une œuvre abondante, Endō a médité sur la place très particulière du christianisme au Japon. Se sentant autant chrétien que japonais, il s'est trouvé pris dans une sorte de contradiction qu'il exprime en recourant à une métaphore : « *Tous mes amis avaient un complet veston fait sur mesure ; moi j'en portais un de confection, celui que ma mère m'avait acheté.* » Ce « *complet veston de confection* », c'est cette foi chrétienne qu'il a reçue au baptême, étant enfant, pour plaire à sa mère, elle-même convertie au christianisme.

Le petit garçon, né en 1923, avait comme ses parents pris le chemin de la Mandchourie occupée, et vu le couple se disloquer puis divorcer alors qu'il n'a que 10 ans. De retour au Japon, sa mère découvre une communauté chrétienne qui l'aide à surmonter l'épreuve, malgré une vie difficile et austère. Endō, lui, suit le chemin des écoliers et de l'université, nonobstant la guerre et les privations.

Bien que fervent Japonais, il se révèle ouvert sur l'universel, certainement en raison de son catholicisme, des missionnaires rencontrés, des livres lus. Sa passion pour les auteurs français le conduit à Lyon pour y poursuivre ses études, notamment des grands écrivains catholiques contemporains qui ont pour nom Bernanos, Mauriac ou Claudel. La maladie, seule, l'oblige à rentrer dans son pays. Là, il se lance dans l'écriture, notamment de nouvelles ou, dès 1955, d'un premier roman, *L'Homme blanc*, qui obtient le plus prestigieux prix littéraire japonais.

Spécialiste du catholicisme au Japon, le père Pierre Dunoyer, MEP, dans une introduction à l'œuvre d'Endō parue en 2014, cite ce propos éclairant sur sa conception littéraire : « *Ecrire un roman, c'est*

décrire des vérités, non des faits. » Les nombreux romans de l'écrivain, dont beaucoup sont disponibles en français (notamment en poche), traduisent cette vision, née de l'exigence de montrer que la réalité n'est pas univoque ou que les circonstances historiques du christianisme jouent en sa défaveur vis-à-vis de l'Extrême-Orient.

C'est face à cette dernière considération qu'il écrira *Une vie de Jésus*, qui déconcerte les théologiens et les exégètes, mais qui vise à rendre le Christ « *compréhensible en termes de psychologie religieuse à mes compatriotes non chrétiens et donc [à] leur montrer que Jésus n'est pas étranger à leurs sensibilités propres* ». Cet effort passe notamment par la volonté de montrer l'aspect maternel de l'amour de Dieu, plus sensible à la mentalité japonaise qui peut être heurtée par la figure d'un père sévère. Presque a contrario, Endô s'interroge aussi sur la fidélité à la foi devant la souffrance et la mort, sur le martyre des chrétiens du Japon et des missionnaires, à travers une complexité d'intentions que situe bien son roman *L'Extraordinaire Voyage du samouraï Hasekura*.

La tension entre le bien et le mal occupe également une place privilégiée dans son œuvre. Endô n'écrit pas des romans roses pour conforter des illusions. Comme dans toute existence, le mal trouve toute sa place, que ce soit dans le terrible *La Mer et le poison*, ou dans des livres comme *La fille que j'ai abandonnée*, l'un de ses plus célèbres romans.

Cette relation au mal vient peut-être du fait que le jeune Endô a expérimenté les moqueries que suscitait son statut de chrétien, ou parce qu'il a côtoyé la souffrance dans son corps, à plusieurs reprises comme malade au sein des hôpitaux. Mais dans *Scandale*, où le héros est clairement son double, un autre indice paraît, plus fondamental. Ce roman étonnant et déstabilisant par moments, à la limite de la psychanalyse, évoque le mal en chacun de nous.

Où se trouve le christianisme dans cette œuvre qui a rencontré un grand succès et dont plusieurs livres ont donné lieu à des adaptations cinématographiques ? Chez Endô, le Christ n'arrive jamais au terme d'une démonstration. Il habite parfois des non-catholiques qui se conduisent comme de véritables chrétiens. A la fin de son livre, Pierre Dunoyer relève l'importance du Christ : « *Une présence à peine suggérée souvent, mais toujours présente et surtout décrite sous les traits d'un Christ souffrant, décharné, écartelé, qui se laisse humilier jusqu'à en mourir et nous inspire une grande pitié.* »

Shūsaku Endô a rendu son âme à Dieu en 1996. Graham Greene, auquel il ressemble sur plusieurs points, considérait son œuvre comme « *celle d'un des plus grands romanciers de notre temps* ».



SILENCE, l'œuvre la plus connue du romancier Shusaku Endô

par le Père Pierre Dunoyer, MEP

[Pierre Dunoyer est membre de la Société des Missions Etrangères de Paris (MEP). Ancien missionnaire au Japon, il a publié *Shusaku Endô : 1923-1996, Un nouveau Graham Greene au Japon* (éditions du Cerf, sept. 2014, Paris), dont nous reprenons ici le passage consacré à *Silence*. Passionnante introduction aux œuvres de celui que Graham Greene présentait comme « *le plus grand romancier de notre temps* », cette étude reprend les interrogations qui étaient celles du romancier Endô (Y a-t-il une place pour le christianisme au Japon ? Que vaut la foi face à la douleur ? La lâcheté condamne-t-elle le croyant à une damnation éternelle ?). Pierre Dunoyer replace chacun de ses grands romans (traduits en français) et articles (non traduits) pour s'interroger, à la suite de ce romancier passionné de Péguy et de Bernanos, sur la manière dont le christianisme peut se faire accepter au Japon et pénétrer la culture de ce pays.]

Silence (Chinmoku), paraît en 1966. Comme dans plusieurs de ses œuvres précédentes, Endô choisit comme protagonistes deux prêtres catholiques, missionnaires jésuites portugais. Cet intérêt d'Endô pour faire des prêtres catholiques le sujet de plusieurs de ses romans et traiter de leurs problèmes sur la place publique peut paraître inattendue quand on connaît les effectifs très restreints de l'Eglise au Japon (on ne compte à l'heure actuelle qu'un seul séminariste pour la totalité de l'Eglise du Japon !). C'est sans doute l'histoire de cette Eglise qui peut nous aider à mieux comprendre ses motivations profondes.

Au Japon, ce sont les missionnaires envoyés par Rome, François Xavier en tête, qui au milieu du XVI^e siècle (1547), réussirent à intéresser, pour l'époque, un grand nombre de Japonais à cette nouvelle religion. Depuis, l'histoire, les traditions culturelles et le tempérament national aidant, le rôle du prêtre dans l'Eglise du Japon reste prépondérant et à l'origine de la plupart des initiatives.

Dans la Corée voisine, en revanche, les chrétiens coréens sont beaucoup plus entreprenants et actifs que ceux du Japon. En effet, ce sont des intellectuels laïcs coréens qui, par l'intermédiaire de l'un des leurs, se sont fait rapporter de Pékin en 1783 des livres sur cette nouvelle religion inconnue dite « chrétienne » qui les intriguait. Cet envoyé, impressionné, se fait baptiser sous le nom de Pierre avant de rapporter des livres, des crucifix et des médailles. De retour en Corée, sans l'aide de personne, il baptisa lui-même deux de ses amis. Abandonnés à eux-mêmes, ils mirent ainsi sur pied un semblant d'Eglise avec évêques et prêtres comme à Pékin. Heureusement, une nouvelle ambassade envoyée à Pékin leur ouvrit les yeux. Un prêtre chinois leur fut dépêché, qui, émerveillé, découvrit en 1794 une communauté chrétienne de plus de quatre mille croyants, née spontanément sans l'intervention des missionnaires de l'Eglise.

Shusaku Endô a donc essayé de montrer à ses lecteurs non chrétiens ce que représente la figure du prêtre. Un homme ordinaire, fragile et vulnérable comme tous les hommes et pourtant dépositaire d'un appel mystérieux venu d'En-haut pour faire de lui un témoin de l'Evangile dans le monde. Le roman *Volcano*, paru en 1959, avait mis en scène deux prêtres, Durand et Satô, mais sans rien expliquer clairement. *Silence*, publié en 1966, va nous faire participer de près aux souffrances des deux missionnaires, Rodrigues et Ferreira.

La vie d'Endô fut entrecoupée de longs séjours à l'hôpital et de beaucoup de souffrances. En 1964, après trois ans d'hospitalisation et trois opérations au thorax, ses forces une fois revenues, il fit un voyage à Nagasaki et y retrouva les souvenirs de ceux qu'il reconnaissait comme ses ancêtres dans la foi, les *kirishitan*, sauvagement persécutés durant trois longs siècles. Les *fumi-e* (de *fumi* 'marcher

sur' et de e 'image') exposés dans le musée des martyrs le touchèrent particulièrement. Un *fumi-e* était une petite effigie du Christ, de la Vierge Marie ou d'une Croix, en bois ou en métal (40 x 20 cm environ) que les autorités avaient fait faire d'après des images pieuses. Elles s'en servaient pour les rafles annuelles et obligeaient les habitants de l'archipel, japonais ou étrangers, de les fouler au pied, certaines de pouvoir ainsi démasquer à coup sûr les chrétiens clandestins. La moindre hésitation était censée révéler le chrétien. Suivaient d'horribles tortures pour essayer de lui arracher le bon choix, l'abjuration publique ou la mort. Cette pratique inaugurée en 1629 ne fut supprimée légalement que le 12 février 1856.

Endô, plein d'admiration pour les milliers de martyrs, n'en éprouvait pas moins une profonde compassion pour ceux d'entre eux qui, dans l'angoisse de la torture et de la détresse, avaient fini par abjurer en posant le pied sur le *fumi-e*, les tombés comme on les appelait. Beaucoup d'entre eux, rongés par le remord, pleuraient en secret leur fragilité humaine en implorant l'indulgence infinie du Christ qui, lui aussi, avait connu les détresses de la torture et de la mise à mort. Endô lui-même, dans sa paroisse de Shukugawa, avait entendu de la bouche même de témoins oculaires les récits de cette double vie des chrétiens cachés gardant soigneusement au fond du cœur le secret de leur foi.

Pour autant, *Silence* n'est pas qu'un livre consacré à l'abjuration de deux missionnaires catholiques terrassés par la peur. Les livres d'Endô, s'ils se lisent facilement, sont en réalité d'une grande complexité. Dès la parution de *Silence*, certaines autorités ecclésiastiques, scandalisées, s'empressèrent d'en déconseiller la lecture, arguant qu'Endô « *niait la valeur insigne du martyr* ».

En lisant de près ce roman, on s'aperçoit que ce qui captivait l'auteur était l'ultime combat intérieur auquel les martyrs étaient affrontés. Dans l'angoisse, la détresse et la peur avaient-ils vraiment la liberté de choisir entre la mort et l'apostasie ? Ici, la foi et l'incontestable génie d'Endô révèlent une présence. Celle du Christ, compagnon de toujours, humble et effacé, maternel dans son amour pour les plus démunis. Lui-même avait vécu ce combat intérieur. Pauvre, solidaire des opprimés, il s'était laissé crucifier et, dans son humanité bafouée, avait crié lui aussi vers son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ! » Le cri de tous les opprimés. Silence de Dieu. Des mots prononcés sans colère ni haine ni hostilité, reflet d'une foi qui, en interrogeant, s'abandonne entre les mains de son Père.

Le personnage central du livre est un missionnaire jésuite portugais, Sébastien Rodrigues, qui, en pleine persécution (1634), était entré clandestinement au Japon accompagné du père François Garrpe, pour essayer de retrouver et secourir le père Christophe Ferreira, leur ancien professeur de philosophie au Portugal devenu supérieur provincial des pères jésuites au Japon. Sous l'emprise de la peur, Ferreira avait fini par abjurer et, sous le nom d'emprunt de Chuan, travaillait dans un des services de renseignement de la police. Garrpe et Rodrigues eux aussi finirent par être arrêtés. Rodrigues, torturé moralement par l'inquisiteur et exténué, finira à son tour, comme tous les *tombés*, par fouler au pied l'image sainte en implorant la miséricorde divine. Un cri de foi intérieure qui lui vaut le pardon de Dieu et le rend juste comme il rend juste celui qui met sa foi en Jésus. C'est alors que le romancier fait parler l'image du *fumi-e* qui s'anime et lui dit : « Pose ton pied. Tu as mal... Je connais cette douleur... ».

Endô n'a pas imaginé et décrit cet acte d'abjuration par hasard. Il a voulu que le monde sache quelles pouvaient être les souffrances psychiques et morales des martyrs. Les persécutions sanglantes du Japon en ont fait des milliers. On en possède des listes entières dressées par les survivants « pour ne pas oublier ». On peut y lire les dates, le nom de leur communauté, les noms et prénoms des martyrs avec leur âge, enfants et nourrissons compris. Refuser de fouler l'image, c'était la torture pour obtenir l'abjuration puis, en cas de refus, la mort. Tous n'ont pas eu le courage du martyr. Il y eut

des « tombés » même parmi les missionnaires, ce père Ferreira par exemple, qui servit de modèle à Endô mais qui, on le sait grâce aux annales de la Compagnie de Jésus, s'amenda à la fin de sa vie, réintégra la Compagnie et mourut en martyrs vers 1653.

Apostasier est un drame de conscience terrible. Dans l'angoisse, poser son pied sur l'image sainte était la seule issue envisageable pour un homme ou une femme, terrifié, écrasé devant les tortures en perspective, avec en même temps, au plus profond du cœur, un appel angoissé, un acte de repentir et de foi vers celui qui pouvait le sauver de la mort. Pour Endô, Dieu ne pouvait rester sourd à une telle détresse. « La justice est donnée à tout homme qui croit », a écrit saint Paul. Le Seigneur ne pouvait qu'être là, présence maternelle silencieuse, pour consoler et rassurer ceux qui l'appelaient. C'est le thème de *Silence*.

Endô ne veut pas se contenter des directives et des traditions ecclésiales. Par le biais des martyrs et des « tombés » eux-mêmes, il entend faire resplendir la gloire de Dieu. Pour lui, au-delà des définitions théologiques du martyr, « *l'indulgence divine et sa maternelle bonté devant la fragilité des hommes* » sont infiniment plus importantes. C'est ce que veulent signifier les quelques mots consolateurs que le romancier fait dire au Christ pour calmer une conscience meurtrie, assaillie de pensées morbides.

Ici se révèle en toile de fond la différence culturelle entre le Japon et l'Occident. Comme l'écrit Mgr Kazuhiro Mori, évêque émérite de Tokyo, les Occidentaux, issus d'une « civilisation de la pierre », ont retenu comme visage celui de « *Dieu, maître de l'univers, principe ultime d'ordre universel, modèle absolu de la vertu morale d'hommes d'une volonté claire et qui leur propose un idéal pour qu'ils soient saints comme lui-même est saint* ». Le chemin qu'ils doivent suivre est celui de la volonté divine dont le témoignage suprême est alors le martyr. Pourtant, ce n'est pas là le « tout » de Dieu. Le visage sévère d'un Christ Pantocrator ne dit pas tout de Dieu. Le Christ possède d'autres visages que celui que propose la fresque au-dessus de l'autel de la Chapelle Sixtine à Rome et qu'on retrouve dans certains versets de l'Évangile. Par exemple, l'indulgence infinie du Christ à l'égard de Pierre, l'apostat d'un moment certes, mais qu'on préfère qualifier de reniement, par convenance. Les pécheresses pardonnées. Ce père richissime de la parabole qui attend anxieux le retour de son fêtard de fils et que son aîné accuse d'être bonasse à l'excès et injuste. La joie de Jésus qui aimait voir, entendre les enfants s'égayant autour de lui et toucher les tout-petits que les mères lui apportaient pour qu'il les bénisse.

Il est vrai qu'un homme ne parle pas à ses subordonnés avec le visage qu'il arbore le soir en famille. Son environnement, ses subordonnés, sa femme, ses enfants nous révèlent chacun un de ses multiples profils. Ce qu'on peut dire également de Dieu. Le visage de Dieu que les Japonais privilégient, sans pour autant renier les autres, c'est celui de Dieu créateur, auteur des émouvantes harmonies terrestres, qui participe lui aussi à la « civilisation du bois », une vie riche qui enveloppe les hommes dans le calme et la douceur d'une matière vivante, chaude, calme et apaisée. C'est ce visage divin que le japonais Endô a privilégié pour lui faire dire : « C'est dur. Tu es triste. Mais ne désespère pas, puisque je suis avec toi. » Il est une présence. Il pleure avec nous comme il a pleuré devant la tombe de son ami Lazare. Cette compréhension de Dieu n'est pas spontanée chez les Européens. Il s'agit d'une contribution importante du japonais Endô à la spiritualité chrétienne.

Son roman *Silence* fut publié une année après la fin du Concile Vatican II, en 1966. Absorbé par son travail d'écriture, il ne savait rien de concret des orientations conciliaires qui recommandaient des échanges entre une Eglise vivante et les cultures des différents pays du monde accompagnés du souci des démunis. Ce qui, précisément, répondait à l'Eglise que souhaitait Endô. Une année après la parution de *Silence*, Endô a clairement expliqué son intuition première :

« Les auteurs japonais qui depuis Meiji ont évoqué le Dieu des chrétiens, l'ont généralement associé à l'image d'un juge qui punit même les secrets intimes méconnus de quiconque. La plupart d'entre eux semblent envisager le christianisme moins comme une religion de l'amour et de l'harmonie que comme une religion de l'autocritique. Je n'y peux rien mais je sens, dans la vague antipathie des Japonais pour le christianisme qui persiste depuis Meiji, qu'existe un sentiment de distanciation par rapport à la religion occidentale, un sentiment pourtant essentiellement étranger aux Japonais. Je pense que la compréhension japonaise de Dieu et de l'enseignement chrétien a été unilatérale... Il est clair que Hakucho [un poète japonais] a rejeté le christianisme parce qu'il ne pouvait pas imaginer quoi que ce soit d'une religion du Père (sévérité, reproches et condamnations). Mais le christianisme n'est pas qu'une religion du Père comme Hakucho l'a cru en se trompant. C'est aussi une religion de la Mère (Dieu compatissant et clément) et qui fait aussi partie de la religion chrétienne. » (1967)

D'après Endô, c'est donc, pour le christianisme au Japon, non une question de théologie dogmatique mais d'une adaptation comme le recommande le Concile Vatican II. Non pas une religion centrée sur un Dieu rigoureux et triomphant qui rejeterait la culture du Japon et son héritage mais qui coopérerait avec elle.

Avec *Silence*, il entend adoucir le côté triomphaliste de la théologie catholique. Endô développera l'image du Christ maternel. Il l'a expliqué lui-même dans une interview datée de 1973. « Mon image de Jésus dans le Nouveau Testament n'est pas la même que celle prêchée par l'Eglise. C'est une image de maternité. Je l'ai découverte dans l'épisode du *fumi-e*. » Le Christ sur la croix a donné sa vie pour amour pour l'homme, pour le sauver et le faire vivre, comme une mère prête à se sacrifier pour son enfant. Dans cet épisode du *fumi-e*, Jésus se laisse fouler aux pieds des hommes. Il ne reproche rien à Rodrigues mais le console comme une mère son enfant. N'oublions pas qu'Endô avait été élevé par sa mère, une femme seule. Il sait le prix d'un tel sacrifice.

Endô s'est toujours senti solidaire des *kirishitan*. Or, les chrétiens ont toujours eu une dévotion particulière envers Marie, la mère de Jésus, médiatrice entre les hommes et Dieu, grâce à l'amour de son Fils pour elle. Une foi héritée des missionnaires. Un rapport annuel des pères jésuites signale l'existence de congrégations mariales à Arima, Omura et sa région dès 1633-1634. A l'image de Kannon-bosatsu, la médiatrice censée conduire les croyants bouddhistes au paradis de la Terre pure, Marie était, elle, vénérée comme la médiatrice entre Dieu et les hommes. Elle occupera la place de Kannon-bosatsu dans le cœur des *kirishitan*. Pendant les deux cent cinquante années de persécutions qui suivirent, pour donner le change, les statuettes de Kannon-bosatsu remplacèrent les statues de Marie. Certaines de ces statuettes recèlent une statuette plus petite de Marie, cachée derrière ou à l'intérieur. La police au cours des perquisitions ne pouvait qu'approuver la piété bouddhiste de cette maisonnée. Interrogé sur la dévotion mariale, Endô a cru devoir répondre (1967) : « Je crois qu'à ce moment, le christianisme des chrétiens cachés s'est peu à peu transformée d'une religion du Père en une religion de la Mère. »

5A. Imposer la foi à d'autres cultures ?

Dans le film *SILENCE*, Martin Scorsese, mais avant lui Shusaku Endô dans son roman du même nom, met dans la bouche des shoguns japonais et dans celle du père Ferreira, le jésuite apostat, un certain nombre d'arguments qui remettent en cause la pertinence de ces missions au loin, tout en faisant l'apologie d'une forme de relativisme religieux. Débat avec le père Vincent Sénéchal, prêtre des Missions Étrangères de Paris (MEP), société missionnaire de l'Église catholique, présente en Asie depuis 350 ans.

- 1. Que sont allés faire les missionnaires jésuites dans cette galère ? Pourquoi vouloir changer la religion – et donc la culture – d'un peuple si raffiné et à l'histoire multiséculaire ? N'est-ce pas là une prétention de l'homme occidental ?**

Père Vincent Sénéchal : Ce n'est pas une prétention d'homme occidental car Jésus n'était pas occidental : né en Palestine, il était oriental. Son message – le bonheur qu'il propose aux hommes par la connaissance de Dieu comme Père – est universel ; il vaut pour tous.

Moi-même, j'ai vécu en Asie et j'y ai bien vu que les ombres et les lumières des personnes sont les mêmes que chez nous, en Europe. Il y a, là-bas comme ici, des ambitieux, des généreux, des rancuniers, des menteurs. La soif de bien, de beau, de bon est la même partout, et c'est Jésus lui-même qui a nous dit de porter ce Dieu-Amour à toutes les nations.

- 2. Les ennemis du père Rodriguez prétendent que le Christianisme ne pouvait pas pousser dans ce « marécage » qu'est le Japon. Si le christianisme est sans doute valable pour l'Europe, au Japon c'est le bouddhisme qui détient la vérité. D'ailleurs, la greffe n'a pas prise et la réaction de rejet a été très violente. N'est-ce pas la preuve qu'il n'y a pas de vérité universelle en matière de religion.**

Faisons un détour par la Corée, pays voisin du Japon, si vous me le permettez. Voilà une Eglise née par la Parole de Dieu : au XVIII^e siècle, quelques lettrés et hauts fonctionnaires coréens avaient bien compris que leur société avait des manques ; ils aspiraient à une société plus fraternelle, plus juste et un autre type d'organisation. Lors d'un voyage à Pékin, ils ont reçu la Bible ; ils ont lu les Actes des Apôtres, ils ont cru en Jésus et ils se sont mis à vivre comme les premières communautés chrétiennes. Aujourd'hui, les chrétiens représentent près d'un tiers de la population sud-coréenne. Cela montre bien que le christianisme peut s'enraciner dans cette région du monde et que la soif de vérité des personnes, sous toutes les latitudes, peut trouver une réponse. Le christianisme s'est développé en Corée à la fois en tenant compte de la culture locale et en communion avec l'Eglise universelle. Il n'y a pas d'uniformité dans la façon de vivre en chrétien, mais il y a une universalité.

- 3. En plus, comme l'explique le prêtre apostat Ferreira, les pauvres martyrs chrétiens du Japon n'étaient en réalité pas plus chrétiens que cela. Ils sont morts non pas pour Dieu mais pour ces missionnaires qu'ils avaient pris en admiration. Ils ne comprenaient pas vraiment la foi qu'ils professaient car la barrière de la langue était trop grande.**

En devenant chrétiens, ces convertis japonais savaient ce qu'ils faisaient. Car devenir chrétien en Asie n'est pas anodin, aujourd'hui comme au XVII^e siècle, époque où se passe le film. Les proches, les voisins posent des questions au converti et l'interpellent : « Tu es devenu un traître à ta nation. » On ne peut pas devenir chrétien en Asie sans être en mesure de justifier sa foi. Peut-être les chrétiens japonais évoqués dans le film *Silence* ne pouvaient-ils pas écrire de traité de théologie à propos de leur foi, mais ils savaient ce qu'ils faisaient : ils étaient attachés à la personne du Christ, et ça, c'est bien ce qui définit le chrétien ! S'ils n'avaient pas su ce qu'ils faisaient, ils auraient accepté d'apostasier, ils auraient renoncé sans hésiter à leur foi.

4. Quelle barbarie que toutes les persécutions endurées par ces pauvres paysans japonais. Si les missionnaires n'avaient pas voulu leur imposer leur foi d'importation, ils n'auraient pas subi toutes ces cruautés.

J'admire beaucoup les martyrs d'Asie. Il n'y a pas eu que les martyrs du Japon, il y a eu ceux de Corée, du Vietnam, de Chine et d'ailleurs encore. Si vous visitez la Salle des martyrs aux Missions étrangères de Paris, au 128 rue du Bac, vous comprenez rapidement que dans le refus de fouler la Croix ou les images pieuses, se joue l'attachement au Christ. Comme pour les premiers chrétiens qui refusaient de sacrifier aux empereurs romains, il s'agit bien de dire qui est le maître de sa vie. Les chrétiens japonais ont été placés devant un choix et ils ont estimé que l'acte d'apostasie était vraiment un acte grave. C'est là que l'on voit la profondeur de leur foi et c'est tout à leur honneur. Ils ont été cohérents avec leur choix de vie, face à des persécuteurs qui leur refusaient la liberté de conscience.

5. Par ailleurs, pourquoi faire tout un plat de marcher sur ce qui ne reste qu'une image. Croire que fouler ces images au pied serait faire du tort à Dieu, n'est-ce pas une forme d'idolâtrie ?

Les actes symboliques ne sont jamais anodins ! Il y a des actes symboliques bons qui construisent et des actes symboliques mauvais qui détruisent intérieurement. Ceux qui veulent humilier le savent bien. Au Cambodge, les Khmers Rouges qui avaient transformé certaines mosquées en lieu d'élevage de porcs le faisaient pour humilier la minorité musulmane. Les nazis forçaient les juifs à porter l'étoile jaune pour les humilier. L'image représente la personne. En Thaïlande, si vous dégradez volontairement l'image du roi, vous serez jugé et emprisonné. Si on vous demandait de cracher sur la photo de la personne qui vous est la plus chère au monde, votre mère, votre épouse ou votre fils, le feriez-vous ? Et si vous le faisiez, quelle estime de vous-même vous resterait-il ? La liberté de conscience, lorsqu'elle est attaquée, avilit et dégrade la dignité humaine.

Si le second concile de Nicée en 787 a mis fin à la querelle iconoclaste en autorisant le culte des images tout en interdisant sévèrement leur commerce, c'est pour la raison suivante : si le Christ s'est incarné, il est donc possible de représenter physiquement le Fils de Dieu, et de peindre les saints. Bien sûr que les chrétiens ne sont pas idolâtres. Ils aiment et respectent leur Créateur pacifiquement et fidèlement.

6. Le titre du film « SILENCE », évoque le Silence de Dieu au cœur même de la persécution. C'est un Dieu sadique dites-le. On comprend que les missionnaires se soient mis à douter de leur propre foi et de l'utilité de leur engagement dans ces conditions.

Le silence de Dieu fait partie de la vie spirituelle et des exemples récents parmi les plus grands saints (Mère Teresa) nous montrent que le silence de Dieu est une épreuve de la foi. Saint Jean de la Croix, au XVI^e siècle, parle à ce sujet de « la nuit obscure » de la foi. Ceci dit, l'Eglise considère comme martyrs des chrétiens pour qui le martyre passif et le martyre actif a été prouvé. Le martyre passif, c'est le fait d'être tué en haine de la foi. Le martyre actif, c'est, au moment d'être mis à mort, le chrétien qui donne sa vie en communion avec le Christ. Dans l'Histoire, les moments de persécution sont le moment-test de la foi. Le doute, la révolte même parfois, peuvent s'immiscer, mais ce n'est pas parce que quelques-uns tombent (on les appelait les lapsi dans les premiers siècles chrétiens) que le témoignage de foi donné jusqu'au bout n'a pas de valeur.

5B. Dieu est-il silencieux ?

Par le père Pascal Ide.

La thématique du silence de Dieu fait aujourd'hui partie d'une vulgate véhiculée par certains courants théologiques. L'origine plus lointaine est la théologie de la mort de Dieu. Se croisent ici plusieurs influences : certains passages de la métaphysique hégélienne ; la théologie négative (depuis le Pseudo-Denys) ; l'influence d'une notion née de la kabbale de Luriah, le *tsimtsoum* ou « retrait » divin (« Dieu crée comme les océans le font avec les continents : en se retirant ») ; surtout, l'impact de la *shoah* qui a conduit les théologiens protestants et catholiques à s'interroger sur ce qu'ils interprètent comme un silence de Dieu pendant que le peuple élu se faisait massacrer.

En donnant très intentionnellement à son livre le titre *Silence*, plus encore, en en faisant un thème récurrent de la méditation du journal personnel tenu par Sébastien Rodrigues (ce journal occupe la première moitié du roman), Shūsaku Endō signale implicitement que le silence en question est celui de Dieu même. S'y ajoute-t-il une influence spécifiquement venue de la culture japonaise, à savoir le zen et son amentalisme ? En tout cas, le film reprend cette thématique et il y a fort à parier que le réalisateur se retrouve aussi en elle.

Dieu se tait-il ? Je ferai seulement deux remarques. D'abord, la théologie négative ne caractérise pas tant la Bible que le paganisme. En effet, la prodigalité des récits mythiques ne doit pas masquer la conviction plus profonde des Grecs et des Latins : Dieu est inaccessible et donc incompréhensible ; de plus, si nous tendons vers lui, lui vouons un culte, voire nous l'aimons, Dieu ne nous aime pas et ne s'intéresse pas directement à nous – il y perdrait sa béatitude. En revanche, la nouveauté radicale de la Révélation vétérotestamentaire et plus encore néotestamentaire est que, justement, elle est une Révélation, une « levée du voile » : Dieu se dit, en ses actions et même, peu à peu, en son être, voire en son intimité trinitaire. Donc, la théologie issue de la Bible est beaucoup plus une théologie positive, affirmative qu'une théologie négative – même si le Juif comme le chrétien n'ignore en rien que Dieu « habite une lumière inaccessible » (1 Tm 6,16. Cf. Ex 33,20). Plus encore, en Jésus, Dieu est Verbe, Parole qui nous le fait connaître (cf. Jn 1,18). Donc, souligner unilatéralement le silence de Dieu est, pour un chrétien, concéder à la vision païenne de l'Absolu, régresser vers le paganisme. Sur tous ces points, je renvoie à l'admirable conférence de Joseph RATZINGER, lors du colloque *2000 ans après quoi ?*, tenu à la Sorbonne, 25-27 novembre 2000 (« Vérité du christianisme ? », *La Documentation catholique*, n° 2217, 2 janvier 2000, p. 29-35. Repris dans *Christianisme. Héritages et destins*, éd. Cyrille MICHON, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche. Biblio essais, 2002, p. 303-324).

Ensuite, la notion apparemment évidente de « silence de Dieu » mérite d'être interrogée. Autant le mutisme d'un homme ou de la nature (dans le désert) est patent, autant l'affirmation d'un prétendu silence de Dieu ne l'est pas. En effet, Dieu est infini (cf., par exemple, Ps 145,3). Or, l'infini n'est pas commensurable avec le fini. Mais, comme créature, je n'ai accès qu'à ce qui est limité. Donc, comment Dieu se donnera-t-il à moi ? Il ne peut le faire que par des signes, des médiations. Par conséquent, lorsque j'affirme que Dieu se tait, je ne peux que dire : j'estime que les signes qui m'entourent ne me parlent pas de Dieu ou ne sont pas des paroles de Dieu. Mais quelle certitude puis-je avoir que Dieu se tait ? Autrement dit, nous sommes renvoyés non pas à l'objectivité ici inaccessible du divin Interprété, mais à la subjectivité de l'interprète. Ainsi, ce que Sébastien Rodrigues déchiffre comme silence veut seulement dire que lui, missionnaire jésuite, assailli par le doute, n'y voit pas un signe de Dieu. Mais cela ne veut pas dire que Dieu se soit tu.

Est-ce à dire que nous sommes renvoyés à l'arbitraire du subjectivisme ? À la subjectivité, oui, au subjectivisme, nullement. Car l'accueil des signes dépend de la lumière de la foi que Dieu dispense.

Ajoutons aussi l'objectivité du témoignage des martyrs dont atteste une tradition fiable. Enfin, certains signes expriment mieux que d'autres l'intervention divine. Par exemple, nul homme ne peut trouver en soi la force de mener le bon combat jusqu'au bout, si Dieu ne le lui donne pas. Alors, pourquoi le courage admirable du petit peuple japonais, sa persévérance dans la foi jusqu'au martyr, n'ont-ils pas parlé de leur divin Auteur au père Rodrigues ?

Le père Pascal Ide, prêtre de la Communauté de l'Emmanuel et enseignant au séminaire de Bordeaux, est docteur en Médecine, en Philosophie et en Théologie. Auteur de nombreux ouvrages, il anime un blog consacré au cinéma sur <http://www.pascalide.fr/cinema/>



5C. Fouler des images pieuses au pied, est-ce indifférent ?

Pourquoi faire tout un plat de marcher sur ce qui ne reste qu'une image ? La Foi chrétienne récuse l'idolâtrie. Croire que fouler ces images au pied serait faire du tort à Dieu, n'est-il pas contraire à la Foi des Chrétiens ? Pour répondre à cette question, croisons les regards de deux jeunes prêtres :

Réponse du père Nicolas Steeves, sj.

Excellente question ! Quel est le statut d'une image ? Si votre patron exigeait de vous que, pour recevoir une promotion, vous crachiez sur une photo de votre conjoint et de vos enfants pour prouver que vous préférez votre emploi à votre famille, le feriez-vous ? Vous voyez bien qu'on ne peut dire, « c'est juste une image, cela ne fait rien ». Un autre exemple, inverse, est celui de la magie qui entend causer du mal à quelqu'un en en lacérant ou en en perforant une image. On peut douter de l'efficacité du maléfice, mais l'intention est claire : à travers l'image, on entend frapper le sujet. Refuser de fouler un crucifix, de cracher sur une image de la Sainte Vierge, refuser de brûler de l'encens devant une statue de l'empereur, c'est ce qui a motivé bien des martyrs chrétiens au long des siècles à donner leur vie, et Dieu sait qu'ils n'avaient rien d'idolâtres ! Le Concile de Nicée II l'a bien précisé : en rendant un culte aux images, aux icônes, on n'entend pas dire que Dieu est « dans » la planche de bois, mais on signifie que ces images le représentent, c'est-à-dire, très exactement, qu'ils le rendent présent dans l'âme de celui qui utilise bien l'image pour prier. La raison théologique profonde pour laquelle l'Église a permis le culte des images du Christ, de la Vierge ou des saints – et pour laquelle à l'inverse, les martyrs refusent de profaner de telles images ou de rendre culte à d'autres images – c'est que le Christ est « l'Image du Dieu invisible » (Col 1, 15) et qu'il s'est incarné parmi nous (cf. Jn 1, 14). Nous sommes si habitués à concevoir le Fils comme le Verbe éternel, selon le magnifique Prologue de Saint Jean, que nous en oublions la théologie tout aussi splendide du Christ, image visible du Dieu invisible. S. Thomas d'Aquin, ou bien plus tard, le théologien allemand Karl Rahner, l'ont rappelé : en cette vie, comme êtres humains, nous ne pouvons rien connaître qui ne passe par nos sens extérieurs. Tout ce que je connais intérieurement, je l'ai d'abord vu, entendu, touché, senti ou goûté. Et cela vaut même, nous disent ces géants de la philosophie et de la théologie, pour les choses qui échappent à nos sens : Dieu, l'âme, etc. : nous les connaissons par nos sens corporels et spirituels. Je connais Dieu parce que je me l'imagine, parce que j'en reçois et m'en fais des images, extérieures et intérieures. Aucune de ces images ne rendra jamais à elle seule toute la vérité de l'identité de Dieu. Je sais bien que le corps de ceux que j'aime ne me dit pas le tout de qui ils sont, mais ce corps m'aide sacrament à entrer dans une telle connaissance ! En foulant aux pieds une image du Christ, je ne lui « fais pas mal » directement (il faudrait déjà s'entendre sur ce que veut dire « faire mal à Dieu », immense et complexe question théologique !). Mais je blesse en moi et autour de moi la relation que des personnes humaines tissent avec Lui. Ainsi, profaner une image du Christ, c'est blesser le Corps du Christ qu'est l'Église, communauté des croyants. Pour retourner au premier exemple que j'ai pris du patron pervers, profaner une image du Christ, c'est causer un très grand tort à son épouse, l'Église. À cela on peut ajouter l'exemple du vieillard Eléazar qui, dans le second livre des Maccabées (chap. 6), refuse de faire semblant de manger du porc. Même si, grâce à ce subterfuge, il ne commettait pas de péché personnel, il donnerait aux autres l'impression visible du péché d'apostasie et risquerait de les entraîner à pécher à leur tour. Pour revenir au film, même si la plaque que Rodrigues devait piétiner n'avait aucune image sacrée, l'impression qu'il la piétine serait un grand scandale pour les autres chrétiens et risquerait de les porter à apostasier.

Le Père Nicolas Steeves, prêtre jésuite, enseigne la théologie fondamentale à l'Université pontificale grégorienne de Rome. Diplômé d'HEC et ancien avocat à la Cour, il s'intéresse à la place de l'imagination en théologie, ainsi que, plus largement, aux croisements entre foi et culture(s).

Réponse du père Olivier Le Page.

L'image pieuse, un enjeu spirituel

Le film SILENCE nous permet de nous réinterroger sur la place de l'image, et en particulier celle du Christ, et nous rendre finalement attentif au fait qu'elle ne soit jamais neutre.

Le rapport à l'image n'a jamais été simple en registre chrétien. La violence des crises iconoclastes au 8-9^e siècle en Orient puis au 16^e siècle avec la Réforme, peut nous indiquer que s'y loge un ressort spirituel majeur. Les persécutions envers les chrétiens se sont toujours accompagnées d'attaques envers les images et symboles qui leur étaient attachés. La persécution japonaise de *Silence* ne déroge pas à la règle.

Sans doute que l'image la plus forte du film est cette icône piétinée, qui revêt dans cette persécution japonaise un véritable rituel. Une image en contre-plongée qui revient comme un leitmotiv dans *Silence* : un pied sur une image pieuse. Extérieurement cela paraît presque anodin. Finalement ce n'est rien ou presque. Les persécuteurs le disent eux-mêmes : c'est insignifiant, vous pouvez le faire à contre-cœur, pour sauver les apparences... A l'occasion même leurs gestes fait à la va-vite ne changent rien pour eux puisqu'ils sont quand même persécutés.

Cependant l'acharnement des persécuteurs, la manière même d'orchestrer cette apostasie, de la répéter irrémédiablement, et jusqu'à la mort du dernier prêtre ayant renié sa foi, dit quelque chose d'autre, montre au contraire que quelque chose d'essentiel s'y joue.

Pourquoi un tel acharnement si ce n'était finalement qu'une image, si ces idées n'étaient que des superstitions, si ce n'était qu'une histoire politique ou économique ou culturel etc...

Il témoigne à lui seul en creux que quelque chose de beaucoup plus important est lié à cette image. Non pas la question de la vérité qui pourrait être universelle, non pas une idée politique révolutionnaire, non pas un problème économique à travers le Portugal, non pas une question culturelle ou même religieuse à travers la venue de l'Eglise catholique, mais la question d'une personne: Jésus le Christ Sauveur, et son message; une Bonne Nouvelle qui peut, même malgré les apparences, réellement sauver et transformer une société par Sa Présence, par Sa Parole liée aux Ecritures, par Ses Sacrements (Baptême, Eucharistie, Confession...), et même par l'image qui le représente, car elle est bien le lieu d'un soutien de la foi, le media d'une prière ou au contraire d'un blasphème.

L'enjeu de cette image est alors bien spirituel, mystique. Et l'acharnement démoniaque auquel les missionnaires sont confrontés le révèle en creux.

Quelle est la portée d'une image ou d'une croix si ce n'est qu'une image et qu'une croix ? Il y a bien en fait un impact spirituel en rapport avec ses objets, que les prêtres apostats dans le film sont chargés d'éradiquer de manière désabusée, même si leur tristesse dit bien plus.

Dans un autre domaine de la foi chrétienne, qui se manifeste rarement et à la marge mais qui n'en pas moins réel et avéré, la répulsion pour une image religieuse ou le fait de blasphémer sans le vouloir, le Christ ou la Vierge Marie, est le signe d'une possession démoniaque.

Silence peut opérer en nous, peut-être, jusqu'à un dévoilement surnaturel, et nous inviter finalement à voir ce qui ne se voit pas.

Pour un exorcisme, la présence d'un crucifix est indispensable. Et son impact se manifeste dans des cas très rares par des blasphèmes de la part du possédé qui entre en transe.

Ce domaine de la foi chrétienne, qui peut paraître bien étrange et étonnant, est parfois permis par Dieu pour opérer un dévoilement. L'Anti-Christ et ceux qui prennent plaisir au blasphème sont présents, et ils s'opposent à une œuvre de libération.

« *Si nous avons mis notre espoir dans le Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes* » (1 Corinthiens 15, 19). Notre vie ne s'éclaire vraiment qu'à la lumière de la Résurrection, que dans la lumière de l'Eternité. « *J'estime en effet qu'il n'y a pas de commune*

mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée pour nous » (Romains 8,18).

Sans doute que ce film illustre douloureusement, à l'image de l'Eglise du Japon qui a grandi bien difficilement, et peut être par le fait du reniement de deux prêtres, que *"le sang des martyrs est semence de chrétiens"*.

Le Père Olivier Le Page, prêtre du diocèse de Coutances et Avranches, est à l'initiative de la Semaine Chrétienne du Cinéma à Saint Lô, dont la prochaine et 6e édition, sur le thème de la Paix « Heureux les artisans de Paix », aura lieu du 5 au 9 février 2017.



5D. La tentation de l'apostasie

Par le père Pascal Ide.

Comme son autre film religieux, *La dernière tentation du Christ* (1988), Martin Scorsese met en scène les tentations, ici celles auxquelles sont soumis les villageois et, plus encore, les différents jésuites. Notamment la diabolique torture du *tsurushi* ou « pendaison inversée », inventée et employée par les Japonais du XVII^e siècle pour contraindre les *kirishitan* (« chrétiens ») à abjurer leur foi. Eclairons ce que le film, comme le roman, décrit sans apporter d'éléments explicites de discernement.

D'abord, l'apostasie est un péché et un péché grave. Elle fait partie de l'*incrédulité* qui « est la négligence de la vérité révélée ou le refus volontaire d'y donner son assentiment » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2089). Elle ne blesse pas seulement Dieu et le croyant, mais aussi l'unité du Corps du Christ. Le *Code de Droit canonique* en distingue trois espèces : « L'*hérésie* est la négation obstinée, après la réception du baptême, d'une vérité qui doit être crue de foi divine et catholique, ou le doute obstiné sur cette vérité. L'*apostasie* est le rejet total de la foi chrétienne. Le *schisme* est le refus de la soumission au Souverain Pontife ou de communion avec les membres de l'Église qui lui sont soumis » (canon 751).

Cette apostasie est d'autant plus grave qu'elle se présente souvent sous une forme atténuée de vérité ou, plutôt, d'une attitude d'ouverture, de tolérance. De ce point de vue, elle n'est pas seulement un péché, mais une tentation. Inoue Masashige – et, avec moins de virtuosité, l'interprète – est passé maître dans l'art de tordre le vrai. Avec une serpentine suavité, il manie admirablement autant la langue que le contenu, pour progressivement enfumer l'esprit des jésuites. Il ne veut pas seulement vaincre physiquement la foi chrétienne, en l'éradiquant de l'archipel japonais, il veut triompher intérieurement, convaincre l'envoyé lui-même de la supériorité de la culture et de la religion japonaise. De ce point de vue, la japanisation intégrale de Ferreira devenu Sawano Chuan est le plus grand orgueil d'Inoue. De ce point de vue aussi, celui-ci est un personnage proprement démoniaque. Celui qui est connu comme l'un des plus éminents homosexuels du début de l'histoire moderne du Japon et l'amant du shogun Tokugawa Iemitsu, a tous les traits d'une personnalité narcissique et même perverse, dont la jouissance est de vampiriser et détourner l'âme d'autrui – surtout si elle est pure.

Assurément, la tentation, surtout lorsqu'elle atteint un tel machiavélisme, excuse beaucoup plus qu'elle n'accuse. Plus insidieux que la peur des supplices effroyables, le venin des suggestions mensongères. La voix qui sussure et appelle bien le mal, a déjà retenti dans le premier jardin (cf. Gn 3,1-6). D'extérieur, le combat devient intérieur, et d'autant plus redoutable. Toutefois, il ne faut jamais perdre de vue que Dieu ne permet pas que nous soyons « tentés au-delà de nos forces » (1 Co 10,12 ; cf. Mt 6,13). Répétons-le, il ne nous appartient pas de juger le fond des cœurs (qui peut mesurer la contrainte née de la crainte, ou l'illusion née de la confusion ?) ; si la *subjectivité* de l'autre ne nous est pas accessible, en revanche, il nous revient de nommer l'*objectivité* et la gravité de la faute d'apostasie.

Il vaut la peine de lire ce que le *Catéchisme de l'Église catholique* appelle « l'épreuve ultime de l'Église » : « Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants (cf. Lc 18,8 ; Mt 24,12). La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre (cf. Lc 21,12 ; Jn 15,19-20) dévoilera le « mystère d'iniquité » sous la forme d'une *imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité*. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair (cf. 2 Th 2,4-12 ; 1 Th 5,2-3 ; 2 Jn 7 ; 1 Jn 2,18. 22) » (n. 675. C'est moi qui souligne).

De ce point de vue, n'est-il pas hautement signifiant que, au terme de l'ultime emprisonnement qui s'achèvera par l'apostasie du père Sebastião, retentisse dans le lointain comme le chant d'un coq ?

Le père Pascal Ide, prêtre de la Communauté de l'Emmanuel et enseignant au séminaire de Bordeaux,

est docteur en Médecine, en Philosophie et en Théologie. Auteur de nombreux ouvrages, il anime un blog consacré au cinéma sur <http://www.pascalide.fr/cinema/>



5E. Question d'interprétation : Qui parle au père Rodrigues ? Dieu ou Satan ?

Entretien avec le Père Nicolas Steeves, prêtre jésuite, enseignant à l'Université pontificale grégorienne de Rome, sur le discernement des esprits, la foi, l'apostasie et le martyre.

1. À deux reprises, au cours du film, le héros entend une voix intérieure. D'après vous, qui lui parle ? Dieu ?

C'est une question bien difficile ! Et – si je puis me permettre – vous faites bien d'interroger un jésuite, formé à discerner les esprits selon l'école de S. Ignace de Loyola... Lorsque j'ai vu la scène capitale du film où le P. Rodrigues entend une voix intérieure qui l'appelle à renier sa foi en piétinant une image du « Christ aux liens », je me suis demandé : « mais qui lui parle intérieurement ici ? Dieu ? le diable ? » Il est bien difficile de savoir d'emblée, dans une situation si tragique et si violente, de qui viennent les « motions intérieures ». Est-il crédible qu'un Dieu si silencieux depuis des années, comme l'indique le titre du film, parle tout à coup très clairement ? Cette voix n'est-elle pas plutôt celle de « l'ennemi de la nature humaine » (Ignace de Loyola, *Exercices spirituels* 7) qui tente le P. Rodrigues en se faisant passer pour « l'ange de lumière » (ES 332) ? Le pape François rappelle sans cesse que le diable existe, qu'il cause la division, et qu'il nous faut lutter contre lui. Mais comment discerner quand il nous tente « sous apparence de bien » (ES 10) ? S. Ignace nous donne la règle suivante : « Le propre de l'ange mauvais, qui se transforme en ange de lumière, est d'entrer dans les vues de l'âme fidèle et de sortir avec les siennes, c'est-à-dire en présentant des pensées bonnes et saintes, en accord avec cette âme juste, et, ensuite, d'essayer peu à peu de faire aboutir les siennes en entraînant l'âme vers ses tromperies dissimulées et ses intentions perverses » Revenons au film « Silence ». Que dit la voix intérieure au Père Rodrigues ? « Avance à présent. Ce n'est rien. Foule-moi aux pieds. Je comprends ta douleur. Je suis venu au monde pour partager celle des hommes. J'ai porté cette croix pour ta douleur. Ta vie est désormais à mes côtés. Un pas. » En somme, des pensées bonnes et saintes, qui portent cependant à l'abomination de l'apostasie. Comment le pauvre Rodrigues pourrait-il discerner clairement qui lui parle, lui qui est exténué par les mauvais traitements, bouleversé par cinq apostats japonais torturés devant lui et qu'il peut sauver, harcelé par les arguments rationalistes de l'apostat Ferreira et la douceur mielleuse de l'inquisiteur japonais ? Une voix lui présente des pensées bonnes et saintes, qui le poussent apparemment à plus d'humilité et de compassion... au seul prix de fouler une pauvre image et d'apostasier, au moins extérieurement... N'est-ce pas une bonne affaire ? On pourrait donc à bon droit penser que c'est ainsi Satan qui tente Rodrigues. Toutefois, dans la séance de questions/réponses que M. Scorsese a donnée à l'avant-première du film à Rome, il a dit deux fois et sans hésitation que cette voix était celle de Jésus. Le P. James Martin, jésuite américain, conseiller spirituel du film, a ajouté ensuite que le P. Rodrigues atteint ici la « troisième sorte d'humilité » dont S. Ignace parle au n° 167 des *Exercices spirituels*, cette humilité où « je désire être tenu pour insensé et fou pour le Christ qui, le premier, a été tenu pour tel, plutôt que sage et prudent dans ce monde. » Il est cependant permis de débattre de ce point, En effet, selon S. Ignace, une telle humilité présuppose d'abord qu'on n'envisage pas de « transgresser un commandement, soit divin soit humain, qui oblige sous peine de péché mortel », et que « en outre, même au prix de tout le créé ou si l'on en venait à m'ôter la vie, je n'envisagerais pas de commettre un péché véniel. » (ES 165-166). Or, selon le droit canon, apostasier publiquement et clairement la foi chrétienne est un péché si grave qu'il entraîne l'excommunication automatique. Peut-on dire que Rodrigues vit une humilité suprême ? Cela doit au moins être matière à débat !

2. Aucune hypothèse ne permettrait de penser qu'il s'agit pourtant de la voix de Dieu ? Dieu ne pourrait pas demander par charité pour ceux qu'on torture que ce qui n'est qu'une image soit foulé au pied ?

Bien sûr, ce film peut être interprété de bien des façons ! Notamment, en arguant que le P. Rodrigues est orgueilleux et autocentré, et que sa quête du martyr est ambiguë. Au risque d'être anachronique, on pourrait dire qu'il voit le martyr en romantique, pour devenir un « héros ». Ferreira l'apostat plaide d'ailleurs en ce sens devant Rodrigues. L'humiliation suprême d'être désormais vu comme un apostat scandaleux en Europe pourrait alors être vue comme un bien pour lui ; il éviterait ainsi l'orgueil, qui, selon S. Augustin, est le péché originel... Rodrigues rappelle la sous-prieure des *Dialogues des carmélites* de G. Bernanos. Le sacrifice suprême que l'aumônier exige de cette femme est de renoncer à mourir guillotinée : ainsi, elle ne sera jamais une martyre « élevée à la gloire des autels » ; son destin est d'être oubliée. Cette humiliation est la grâce qui la sauve. Un raisonnement semblable pourrait s'appliquer à Rodrigues. En outre, on pourrait affirmer qu'il pose un grand acte de charité en libérant d'autres d'un supplice infâme et infamant. Mais le Jésus de l'Évangile nous invite aussi à juger les faux prophètes à leurs fruits (Mt 7, 15-16). Et les fruits que porte Rodrigues l'apostat, selon la suite du film, c'est d'abord un acharnement concret contre tout ce qui est chrétien au Japon. Il est devenu un « collabo », sans aucune joie ni paix intérieure visible. Et le dernier et pire fruit que porte cet arbre, c'est la quasi-inexistence de la foi chrétienne au Japon, jusqu'à nos jours. Bref, le moins qu'on puisse dire, c'est que, même si l'apostasie de Rodrigues n'est pas dénuée de conséquences positives, on a aussi de sérieuses raisons de penser que la « voix intérieure » qui le tente est celle de Satan.

3. Tout le monde n'est donc pas appelé au martyr ?

Qu'est-ce que le martyr ? Selon l'étymologie grecque, le martyr est un témoin. Or, toute notre foi chrétienne est fondée sur le témoignage. Je m'explique. À un niveau fondamental, entre personnes humaines, nous ne pouvons pas connaître ce qui habite quelqu'un d'autre – ses sentiments, ses pensées, ses goûts – si cette personne ne nous témoigne pas ce qu'elle vit intérieurement, si elle ne nous le révèle pas. De même, nous ne pouvons pas savoir qui est Dieu s'il ne nous témoigne pas personnellement qui Il est, ce qu'il fait, ce qu'il veut pour nous. Le témoignage qu'il nous adresse est ce qu'on appelle la « Révélation divine », qui culmine et s'accomplit en Jésus-Christ, « témoin fidèle » (Ap 1, 5) du Père. Or, pour que son témoignage se transmette dans le temps et dans l'espace, il faut une chaîne de témoins qui sont fidèles à Jésus : cette chaîne forme ce qu'on appelle la « Tradition ». Qui sont ces témoins ? Il y en a de deux sortes. Certains témoins ont eu une vie édifiante, pétrie de grâce et de pardon des péchés ; d'autres ont eu une mort remarquable, souvent sanglante, au nom de leur foi. Cette seconde sorte de témoins a reçu le nom de « martyrs » de la foi. Il faut cependant ici opérer une distinction capitale, parce que les médias rendent compliquée notre compréhension de ce qu'est le martyr. Si les musulmans aussi parlent de « martyrs », leur conception du martyr diverge intrinsèquement de notre conception judéo-chrétienne. Le grand théologien suisse Hans Urs von Balthasar dit que trois « notes » sont nécessaires pour qu'on puisse parler de martyr chrétien : la liberté, la vérité, la charité. Selon ces trois notes, il est clair que se faire exploser en tuant des innocents, comme le font certains « martyrs de l'islam », est aux antipodes de la conception chrétienne du martyr. Essentiellement, le martyr chrétien meurt comme Jésus-Christ, librement et par amour, pour témoigner de la vérité, sans que d'autres en souffrent. Bernanos nous aide à mieux le comprendre. La finale des *Dialogues des carmélites* offre une merveilleuse théologie chrétienne du martyr : là où, pour obéir à Dieu, la sous-prieure doit renoncer à son désir violent et orgueilleux de mourir guillotinée, la pauvre et frêle Sœur Blanche de l'Agonie du Christ trouve par grâce divine la force de monter à l'échafaud en chantant, alors que sa vie jusqu'alors a été régie par la peur et la faiblesse. Aucun chrétien ne doit choisir de mourir martyr par volontarisme. Le martyr n'est pas un suicide ; c'est une grâce que Dieu donne, dans des circonstances très particulières, à certaines personnes, d'offrir librement leur vie par amour désintéressé et comme témoignage à la vérité de la foi. En revanche, tous les chrétiens sont appelés à témoigner de leur foi dans la vie de tous les jours.

4. Vous qui enseignez justement sur la Foi, que penser de la thèse développée par l'auteur dans le film suivant laquelle, en somme, l'acte de foi suprême consisterait justement en l'apostasie par amour pour son prochain ?

Je ne suis pas sûr que ce soit explicitement la thèse que développe le film. En revanche, lors de l'avant-première, M. Scorsese a évoqué la thèse selon laquelle tout croyant est appelé à « transcender sa foi » pour la rendre plus vraie. Selon la théologie catholique, cependant, cette thèse n'est vraie que si on s'entend bien sur ce dont on parle. Partons d'un point clair. Toute foi a une « vie » ; toute foi doit être vivante. Notre foi en Christ est née à un certain moment (en général, le baptême) sous l'action de la grâce, comme l'enseigne le concile d'Orange II. Cette foi est appelée à vivre et à grandir, faute de quoi elle dépérit et peut même mourir. Avoir été baptisé ne garantit en rien qu'on « a la foi » pour toujours. L'apostasie ou l'hérésie sont des cas extrêmes d'une foi sans vie, mais selon le Concile de Trente (cfr. Jc 2, 17), une « foi » qui ne se traduit pas en charité concrète est elle aussi morte. Au fond, le grand risque que court la foi, risque dénoncé sans cesse par l'Ancien Testament, c'est l'idolâtrie. Qu'est-ce qu'un idolâtre ? En bref, toute personne qui se fixe sur une image de Dieu et donc qui cesse de le chercher tel qu'Il est en vérité. « Si tu le comprends, ce n'est pas Dieu », dit S. Augustin (*Sermon 52*). Dieu est paradoxal et au-delà de toute représentation fixe : Il est à la fois juste et miséricordieux, tout-puissant et humble ; il est éternel mais entre dans l'histoire, et ainsi de suite. Il n'est pas l'un au détriment de l'autre. Nous, en revanche, risquons toujours de nous faire des images tronquées de Lui et ainsi d'ensabler notre foi, de la bloquer, d'être des idolâtres. C'est pourquoi Dieu lui-même, en se révélant, nous invite à aller toujours plus loin dans notre vie de foi. Nous devons contempler la vie de Jésus dans toutes ses étapes, comme Dieu et comme homme ; nous sommes invités à connaître Dieu à travers l'Ancien Testament et à travers le Nouveau. Notre foi est paradoxale ; elle doit donc rester dynamique et vivante. En ce sens, on pourrait dire que nous sommes appelés à abattre toute idole que nous nous faisons de Dieu, à être moins crédules et plus croyants. C'est la grande paradoxe que formule le père du garçon épileptique dans l'Évangile : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! » (Mc 9, 24). Cependant, jamais cet appel à rendre sa foi plus vivante ne peut pousser les fidèles à aller « au-delà de Jésus », à renoncer à lui, à apostasier. Nous sommes invités à dépasser nos fausses images de Jésus en cultivant des images de lui de plus en plus vraies, de plus en plus évangéliques, mais pas en vidant notre imagination ! L'Église a ainsi dû rappeler au cours des siècles qu'il n'y a pas de foi chrétienne authentique qui serait purement « transcendante », qui laisserait loin derrière la figure historique concrète de Jésus. Renoncer à croire au Jésus historique ne sera jamais un accomplissement de la foi. Bien sûr, seul Dieu « sonde les reins et les cœurs » (cf. Jr 17, 10). Le film ne dit guère ce que Rodrigues vit réellement à l'intérieur après son apostasie publique. Sa finale fait songer à une « contre-apostasie » et les études sur le Ferreira historique concluent qu'on ne peut pas écarter l'hypothèse qu'il soit revenu en fin de vie à sa foi chrétienne. Mais aucun raisonnement « postmoderne » qui dirait qu'aujourd'hui, on peut continuer à être chrétien en dépassant la figure historique du Jésus des évangiles, ne tient la route. Je n'ai pas davantage de gâteau s'il disparaît : de même, on ne croit pas en Jésus plus fortement lorsqu'on ne croit plus en lui ! Il est évident que « Silence » présente un dilemme atroce. C'est une cruauté diabolique de torturer quelqu'un pour que, par compassion, un autre renonce à sa foi par une apparence de charité. Mais si, en faisant cela, je me damne, sans gagner pour autant le ciel pour les autres, est-ce un vrai acte de charité ? Le Concile Vatican II rappelle clairement cette vérité, si difficile à entendre pour notre époque «tolérante» : « Aussi ne pourraient-ils pas être sauvés, ceux qui, sans ignorer que Dieu, par Jésus-Christ, a établi l'Église catholique comme nécessaire, refuseraient cependant d'y entrer ou de demeurer en elle. » (*Lumen gentium 14*) Le jugement, bien sûr, appartient à Dieu seul. Mais une apostasie publique, fût-ce par le piétinement d'une pauvre image, ne peut pas laisser indifférent.

L'auteur :

Le Père Nicolas Steeves, prêtre jésuite, enseigne la théologie fondamentale à l'Université pontificale grégorienne de Rome. Diplômé d'HEC et ancien avocat à la Cour, il s'intéresse à la place de

l'imagination en théologie, ainsi que, plus largement, aux croisements entre foi et culture(s). Il a publié *Grâce à l'imagination, intégrer l'imagination en théologie fondamentale* aux éditions du Cerf en 2016 (coll. « Cogitatio fidei ») et *Le Vatican, du mythe à la réalité* au Cavalier bleu en 2011. En 2017 il publiera, en collaboration avec le Père Gaetano Piccolo, s.j., « *Et moi, je te dis : imagine !* » *L'art difficile de la prédication*, préfacé par le Frère Bruno Cadoré, o.p., maître général des Dominicains.



7. Une figure centrale : le personnage de Kichijiro

Par le père Pascal Ide.

Avec la tentation, nous touchons ici à ce qui est, pour moi, l'apport le plus riche du film et du roman. Tous deux posent la question troublante : quelle rédemption pour les lâches ? Il ne s'agit plus ici du salut des petits (le peuple des paysans méprisés des shoguns) qui sont grands aux yeux de Dieu, car ils sont riches de la foi qu'ils accueillent humblement. Mais il s'agit des plus petits parmi les plus petits que sont au fond les pécheurs. Quel salut peut attendre celui qui ne cesse de trahir, de retomber dans la même faute sordide ? Voire est-il en droit de croire à sa rédemption ? Kichijiro n'est pas seulement lâche, il est un hypocrite qui se donne d'autant plus le droit de piétiner l'image du Christ ou de sa mère qu'il sait pouvoir recevoir le pardon dans la confession. N'est-ce pas une objection souvent entendue : « C'est facile d'être chrétien. Je peux faire le mal que je veux, du moment que je demande pardon après » ?

D'abord, l'objection fait fi de la principale condition pour que le sacrement produise son fruit : la *contrition*, donc la ferme résolution de ne pas rechuter. Or, même si Kichijiro ne cesse de recourir au pardon du prêtre pour la même abjecte veulerie, personne n'a le droit ni même ne peut savoir ce qui se passe au fond de son âme. Ce pécheur ivrogne est, depuis la première rencontre, un misérable qui appelle la miséricorde.

Surtout, la question ici posée est celle à laquelle tente de répondre le chapitre central de l'évangile selon saint Jean : la trahison de Judas (cf. Jn 13,21-30). Judas, l'anti-disciple bien-aimé, fut la grande souffrance du cœur de Jésus. À la trahison de celui qui a tout reçu, Jésus n'a qu'une réponse : se donner encore plus. Selon un heureux jeu de mots – que permet le grec comme le français – de l'exégète belge Yves Simoens : « Jésus se livre à celui qui le livre ». Au fond, Kichijiro est ce que ni Inoue, ni le démon ne peuvent comprendre : il est la botte secrète de Dieu. En effet, la violence qui intimide le pousse à la trahison et celle-ci à l'autodestruction. Mais c'est au moment où il est totalement anéanti, au moment où la victoire de l'Ennemi semble totale, que surgit le sursaut totalement imprévisible du repentir qui est la face humaine de la miséricorde divine. Plus, c'est Judas contrit qui, en implorant le pardon encore et encore, redonne au père Rodriguez sa dignité et sa mission de prêtre. Davantage encore, c'est cet apostat repentant qui, à l'insu du shogunat, va transmettre la foi chrétienne à un peuple japonais privé de ses pasteurs, mais pas de la loi de ses laïcs. L'on comprend dès lors qu'Endô et Scorsese aient été fascinés par ce Samsagace qui assure paradoxalement la continuité (et le sens) de l'intrigue.

Dans le roman, le père Rodrigues trouve un sens à son apostasie : désormais, il pourra accompagner la plus pauvre des brebis que le pasteur ne peut abandonner (cf. Lc 15,1-7 ; cf. Jn 10,11-15). Mais comment démêler, dans cette intention seconde, ce qui relève de l'autojustification et ce qui relève de la quête sincère d'une réparation après sa trahison ? Dans le film, cela apparaît moins clairement. En revanche, la dernière image est à la croix lovée dans la main du père Sebastião et le dernier mot à l'admirable devise jésuite : « *Ad majorem Dei gloriam* », que l'on doit rendre par un comparatif et non par un superlatif : « Pour une plus grande gloire de Dieu ». Dans l'état pérégrinant de pécheur qui ne cesse de chuter et se relever, l'enjeu est de ne jamais désespérer et de chercher toujours le salut, la volonté et la gloire de Dieu.

Le père Pascal Ide, prêtre de la Communauté de l'Emmanuel et enseignant au séminaire de Bordeaux, est docteur en Médecine, en Philosophie et en Théologie. Auteur de nombreux ouvrages, il anime un blog consacré au cinéma sur <http://www.pascalide.fr/cinema/>

Ce dossier a été réalisé par SAJE Distribution – 89 boulevard Auguste Blanqui – 75013 Paris – www.sajedistribution.com – Tous droits réservés

